

PAUL VERCHÈRES

Zacharie le sorcier



BeQ

Paul Verchères

Les aventures extraordinaires de
Guy Verchères # HS-034

Zacharie le sorcier

L'Arsène Lupin canadien-français

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 567 : version 1.0

Zacharie le sorcier

Collection *Guy Verchères*

gracieuseté de Jean Layette

<http://www.editions-police-journal.besaba.com/>

I

Des critiques en haut lieu forcèrent Guy Verchères à délaisser la carrière de gentleman-cambrioleur, où il s'était acquis, en même temps qu'une fortune, une solide réputation d'Arsène Lupin canadien-français.

Mais de cette brillante carrière où il avait déjoué les polices de trois continents, à son plus grand profit, et à leur plus grande honte, Guy Verchères avait conservé une astuce, un flair peu commun, et ces deux qualités, alliées à l'expérience criminelle qu'il possédait, le rendaient un détective hors pair, un pourchasseur de criminels craint par toute la pègre, et dont le seul nom suffisait à jeter le trouble dans l'âme de ceux qui avaient enfreint les lois du pays.

Souvent, maintenant qu'il était réformé, l'inspecteur Théo Belœil venait chercher le converti, pour se faire aider dans une cause

difficile, ou tout simplement intéressante.

Et ce matin-là, ce fut la même chose.

Belœil arriva à l'appartement de Guy à bonne heure.

– Habille-toi, vieux Verchères, et viens-t-en.

– Où donc, Théo ? demanda Guy Verchères en pyjamas et robe de chambre.

– Loin, mon cher. Dans le bois. Un petit village du nord de la province.

– Pourquoi faire ? Il y a un crime de commis là ?

– Oui.

– Quelle sorte de crime, pour que tu viennes me chercher ?

– Un bien étrange crime, Guy.

– En quel sens ?

– Guy Verchères, crois-tu à la sorcellerie ?

Guy sourit.

– Pour être bien franc, je n'y crois pas... et pourtant...

– Pourtant ?

– J’ai vu, en Amérique Centrale, et aux Antilles, des cas de voodooisme assez étranges, et inexplicables.

– Comme quoi, par exemple ?

– Oh, des sorts jetés sur la personne d’un ennemi, à l’aide de poupées d’argile que l’on transperce d’une aiguille...

– Et l’ennemi meurt ?

– J’en ai vu mourir deux. Foudroyés, sans raison apparente, sans maladie évidente. Ils marchaient, puis ploc ! ils tombaient morts.

– Et la police, là-dedans ?

– La police faisait une enquête. Quand elle se voyait en face d’un rite voodoo... elle cessait l’enquête et ne se mêlait plus du crime.

Belœil enleva son chapeau qu’il avait gardé.

– Tu parles d’une procédure !

– J’ai vu ça de mes yeux.

– Ainsi, tu crois à la sorcellerie ?

– Non. Mais j’admets que certains faits où se mêlent des éléments de sorcellerie sont complètement inexplicables. J’admets ça.

Belœil tapa sur la cuisse du Guy, assis près de lui.

– Mon vieux, si tu viens avec moi, tu vas voir des éléments de sorcellerie, comme tu dis. Lis ce rapport. Il vient d’un de mes hommes. Le type est découragé, et me demande mon aide... Si tu veux, nous y allons ensemble.

– Où ça ?

– À Saint-Placide, une paroisse de colons.

– Où est-ce ?

– Il faut passer par Rivière-à-Pierre... Tout un voyage.

– Tu pars ce matin ?

– Oui.

Guy se leva.

– Fort bien, j’y vais. Donne-moi le rapport, je le lirai en chemin, dans l’automobile.

II

Dans l'automobile, Guy Verchères fut longuement silencieux.

Il lisait le rapport du sergent dirigeant la première escouade à se rendre sur les lieux...

Belœil conduisait.

Il ressortait du rapport, que les faits suivants s'étaient produits.

À cinq heures et deux minutes exactement, le jeudi, 9 août, le constable du village avait reçu un appel.

C'était un vieux du nom de Élie Harris, dont le nom anglais n'était qu'une parure, vu qu'il ne parlait même pas l'anglais.

– Venez me voir en vitesse, et je vais vous raconter quelque chose qui va vous intéresser.

Le constable Alban Champoux voulut en savoir plus long avant d'entreprendre la

randonnée.

Le vieux Harris restait dans un camp de bois, sur le mont Binet, à dix milles au nord de Saint-Placide de Mirrecourt.

– Pourquoi voulez-vous me voir ? Et d'où me téléphonez-vous ?

– Je vous téléphone sur mon téléphone à moi. Depuis que je fais l'élevage des cochons, je me suis fait poser le téléphone pour mes affaires.

– Mais pourquoi me faites-vous demander ?

– Voulez-vous en connaître sur le marché noir ? Je vais vous en dire moi... Je vais vous en dire plus long que vous n'avez jamais su.

– Quel marché noir ?

– Le marché noir de la viande, monsieur. Je le fournis depuis deux ans.

– Moi, je n'ai pas d'affaire à ça, voulut protester le constable.

– Vous allez amener un juge de paix avec vous, et puis je vais faire une déclaration assermentée. Vous enverrez ça à Montréal, aux

bureaux de la Commission des Prix. Ils sauront bien quoi faire avec mes dénonciations.

Le constable voulut demander :

– Mais pourquoi voulez-vous faire ça ?

– Parce que, dit le vieux Harris, ce soir il sera trop tard. Ce soir, je serai mort.

Et il raccrocha la ligne.

Le constable partit, à toute vitesse, amenant avec lui Laurent Gadouas, un cordonnier du village qui était en même temps Commissaire de la Cour Supérieure, et qui pouvait assermenter une déclaration du genre.

Ils arrivèrent chez le vieux Harris à cinq heures et quarante minutes, soit six heures moins vingt.

Les abords de la maison étaient déserts.

Personne ne se trouvait là pour les recevoir.

Aucun bruit.

Le grand camp confortable, la porcherie moderne au fond du terrain semblaient déserts.

Le constable descendit, et frappa à la porte.

Il ne reçut pas de réponse.

Il marcha vers les bâtiments.

Il entra dans une soupenne attendant à la porcherie, et dont la porte était ouverte.

Son cri alerta le commissaire Laurent Gadouas.

Il accourut rejoindre le constable.

Dans une espèce d'enclos, gisait un porc fraîchement égorgé, le couteau encore dans la gorge.

Et sur le porc, affalé, gisait Élie Harris, égorgé de la même façon, avec la même technique experte de rabatteur.

La jugulaire tranchée, le couteau qui atteint le cœur.

Le vieux était mort.

Le sang qui coulait partout, qui avait tout éclaboussé, le sang à la pinte et au gallon...

Le sang de l'homme, le sang du cochon en faisaient foi.

Le constable se pencha et prit le pouls de

Harris.

C'était bien inutile.

Le vieux était mort.

Alban Champoux, le constable, faisait face au meurtre brutal pour la première fois depuis sa carrière.

Car le suicide était hors de question, de prime abord.

Comment un homme aurait-il pu se trancher la gorge de cette façon, pour se tuer ?

Sur son rapport, le constable donnait ensuite un aperçu de la famille d'Élie Harris.

D'abord, une anomalie.

Élie lui-même était âgé de soixante-cinq ans.

Sa femme n'avait que trente ans.

Et le sobre rapport du constable, précis et sans fioriture, s'évadait tout à coup vers les hautes sphères, en disant :

« Une fort belle femme, probablement la plus belle que j'aie jamais vue. Et quel regard, quelle taille, quel feu, quelle peau ! »

(Guy Verchères riait à belles dents.)

Le rapport continuait.

La femme avait un alibi qui semblait parfait.

Elle était partie, à bonne heure l'après-midi, et était descendue au village.

Elle n'était revenue à la maison qu'après la découverte du cadavre par le constable.

Il y avait aussi le fils d'Élie Harris, Adrien.

Adrien l'Infirmes, comme on l'appelait dans le petit hameau.

Adrien le Boiteux.

Dans son jeune âge, cet Adrien avait eu un accident, et aujourd'hui, il marchait difficilement.

Il était absent, lui aussi.

Élie Harris n'endurait pas d'appareil de radio dans la maison, alors le jeune Adrien, âgé de seulement quinze ans, descendait, tous les soirs, au bas de la montagne, pour écouter chez un voisin obligeant, le programme Madeleine et Pierre, à CKAC.

La marche à prendre était d'un mille et demi.

Adrien partait toujours vers quatre heures trente.

Ce soir-là, comme les autres soirs, il était arrivé à destination à cinq heures quinze.

Le temps de jaser un brin, puis d'écouter son programme.

Il était revenu chez lui à six heures trente, essoufflé et épuisé par la longue montée.

Aucune empreinte sur l'arme du crime.

Aucun indice dans la porcherie.

Rien qui puisse mettre le constable sur la piste.

En désespoir de cause, il fit venir la police provinciale.

III

Le rapport de la police provinciale suivait.

Les hommes de Belœil avaient procédé suivant les méthodes établies.

Avec le résultat qu'ils n'avaient RIEN trouvé.

Le seul alibi qui soit chancelant était celui de la femme.

Mais, autant elle ne pouvait absolument prouver sa présence à un endroit particulier à l'heure du crime, autant la police était incapable de prouver qu'elle n'y était pas.

D'ailleurs, tout le récit de son excursion de l'après-midi était absolument plausible, et se tenait debout.

D'autre part, l'alibi du fils était parfait.

Son pied boiteux l'empêchait de marcher à la vitesse qu'il lui aurait fallu pour tuer son père, et ensuite descendre vers le pied de la montagne et

y arriver pour cinq heures quinze.

Et à part ces deux personnes, rien.

Rien et personne.

Aucune liste.

Aucune indication vers le meurtrier possible.

Le rapport se terminait là.

Guy Verchères le replia, le mit dans l'enveloppe.

Il réfléchit longtemps.

– Voilà ! dit-il en le tendant à Belœil.

Belœil, tout en gardant l'œil sur la route, le prit de sa main droite et le plaça dans sa poche d'habit. Puis il demanda :

– Alors, Guy, qu'est-ce que tu y vois, dans cette affaire ?

– Franchement, de la bouillie.

– De la bouillie ?

– Oui. Quelque chose qui cloche dans le rapport.

– Mais quoi ?

– Je ne sais pas, nous en reparlerons... Et dis-donc, la sorcellerie, où est-elle ?

– Ah, oui, c'est au téléphone que mon sergent là-bas m'en a parlé.

– Qu'est-ce qu'il disait ?

– Un tas d'histoires au sujet d'un sorcier qui s'appelle Zacharie, et qui reste de l'autre côté de la montagne.

– Ah ?

– C'est le jeune Adrien qui aurait parlé de ces choses.

– À quel propos ?

– Il n'aime pas sa belle-mère, car la jeune femme n'est pas sa mère propre, et c'est en parlant d'elle qu'il aurait déclaré ces choses au sujet de la sorcellerie.

– Bon.

– Et c'est comme ça que le sergent m'a téléphoné. Il m'a dit : « Si c'est pour tomber dans des histoires de sorciers, des contes de fées, puis des elfes, moi, je démissionne. Venez à notre

secours, inspecteur, on est en train de perdre notre vertu ! »

Et Belœil ajouta :

– Alors, nous y allons.

Verchères se plongea dans des réflexions.

Au bout d'une heure, Belœil lui demanda ;

– À quoi penses-tu, Guy ?

– Je pense à ce vieillard, à cette femme trop jeune pour lui, à ce jeune infirme... Je pense aussi au sorcier, de l'autre côté de la montagne...

– Qu'est-ce qu'il a, le sorcier ?

– Il promet la mort pour dix dollars, et sans avoir à tuer... Pour les jeunes femmes aux vieux maris riches, c'est quelque chose, ce genre de mort-là... c'est quelque chose !

IV

Belœil arriva vers trois heures de l'après-midi.

Le village était dans une surexcitation sans pareille.

Allez donc ! un crime n'est pas commis tous les jours.

Alors, sur la rue principale, allaient et venaient les gens.

Devant les magasins, des attroupements d'hommes et de femmes.

Et dans les magasins, plus de clients que jamais, et des marchands fort affairés à répondre, non seulement aux désirs des clients, mais aussi à leurs questions.

Car un marchand est un gros monsieur.

Étant un gros monsieur, il est instruit.

Étant instruit il sait tout...

Il sait, notamment, les détails les plus minutieux du crime...

Il a une opinion...

Et l'on pourra répéter :

– Le marchand Joyal a dit que d'après lui, c'est UN TEL qui a tué Harris...

L'auto de Belœil faillit créer une sensation.

Une auto portant l'insigne spécial de la police...

Un déluge de gens, trente, au moins, vinrent s'attrouper pour regarder descendre le gros Théo Belœil, et le mince et élégant Guy Verchères.

Ces deux nouveaux-venus auguraient mal pour la sécurité du criminel.

Alors on les regarda descendre comme des bêtes curieuses.

Avec des Oh ! et des Ah ! d'admiration...

Belœil en était tout rouge.

D'autant plus qu'il faisait chaud.

Un petit hôtel occupait la place en avant de

l'église.

Le sergent était assis sur la galerie, et immédiatement entra dans l'hôtel, suivi de Verchères, du sergent, et d'un autre policier.

Le constable Alban Champoux était dans le lobby.

– On va s'asseoir ici, et discuter un peu de la cause, dit Théo Belœil.

Ils se groupèrent dans des fauteuils de cuir qu'ils placèrent en cercle.

– Voyons, un peu, sergent, et dites-nous ce qui arrive.

– Il arrive, inspecteur, que nous voilà jusqu'au cou dans la magie noire.

– Racontez-nous ça !

– Bien, voici. Le jeune garçon de quinze ans, le fils d'Élie Harris, comme l'explique mon rapport, est un infirme. Et il a une haine féroce pour sa jeune et jolie belle-mère. Il l'accuse des pires choses. Il va même jusqu'à dire que c'est elle qui a tué son père.

– Ah ?

– Il l’a accusée formellement, sans preuves cependant. Puis, un peu après, il s’est mis à parler du vieux Zacharie. Il prétend que ce vieux, habitant de l’autre côté de la montagne, est un sorcier.

– Il a dit ça ?

– Oui.

– Et ensuite ?

– Il a dit que sa belle-mère allait souvent voir Zacharie.

– Non.

– Il l’a même accusée d’avoir volé dix dollars à son mari pour payer le vieux.

– Et d’après lui, qu’est-ce qu’elle va faire chez Zacharie ?

– Il m’a dit qu’elle allait là pour faire jeter des sorts sur son père.

– Bon, ça se corse.

– Alors nous avons fouillé la maison.

– Avez-vous la femme ?

– Oui, elle est détenue comme témoin important.

– Tant mieux. Alors vous avez fouillé ?

– Oui. Et nous avons trouvé pas mal de choses.

– Quoi encore ?

Le sergent mit la main dans sa poche, et tira quelques papiers.

– Voici.

Belœil déplia les papiers, et Verchères se pencha au-dessus de son épaule.

Le premier était écrit à la main.

Écriture de primaire, fautes d'épellation, et de grammaire.

« Loin de moi les esprits. Arrière la mort. Je vès jeter du sable sur l'erbe et crié au démon de venir le mangé. Il faut laissé entré la mort dans la maison. Sou le litte il y a la mort. Élie, Élie, Élie, laisse venir la mort qui veu te prendre. »

Belœil se mit à rire.

– Quelle littérature, Seigneur !

Verchères se jouait après la lèvre d'en bas avec ses doigts.

– Voilà mon vieux un exemple typique de sorcellerie, de magie noire. Ce que tu vois là, c'est un sort. Un sort écrit que l'on colle non loin du lit de l'homme que l'on veut faire mourir.

Le sergent fit oui de la tête.

– Nous l'avons trouvé entre le sommier et le matelas.

Belœil frissonna.

– Ça peut paraître bouffon, tout ça. Et puis tout de même, vous voyez, ça, vous autres, la haute montagne, le vieux sorcier. Le sort qu'il écrit péniblement, après avoir saigné un coq noir au carrefour, devant la croix du chemin, en prononçant ses incantations.

Verchères et le sergent regardèrent par la fenêtre.

La montagne était là, devant eux.

Couverte de sapins noirs, d'épinettes hautes

comme des tours.

Les épinettes sur le faîte du pic avaient l'air de squelettes oscillant au vent.

Et le soleil semblait moins clair.

Comme brouillé, comme ouaté...

Il n'y avait pas de bruit qui entrait par la fenêtre.

Seulement le grand silence des champs.

Verchères brisa le charme...

Il parla, et cria presque :

– Voyons donc, de la magie noire en 1945 !

Mais Belœil secoua la tête :

– Faut pas s'en faire Guy. Toi-même tu admets qu'il y a des choses mystérieuses dans le monde... Toi-même tu l'admets...

Et Verchères baissa la tête.

Belœil continua :

– C'est tout ce que vous avez trouvé, sergent ?

– Non. Dans la porcherie, bien cachée, nous avons trouvée cette statuette.

Et il montra une masse presque informe d'une matière jaunâtre.

On distinguait deux bras, deux jambes, une tête, un corps.

– De la cire d'abeille, murmura Belœil. La cire pure que les sorciers emploient.

Verchères prit la statuette et la brisa en deux.

Une petite boule de papier tomba de dedans.

Il la déplia.

C'était la partie d'un chèque portant la signature d'Élie Harris.

Et dans le papier plié, trois cheveux blancs et des rognures d'ongles.

Le sergent avait les yeux grands comme des pièces de monnaie.

– Du pur voodooisme, mon vieux. La statue représente Élie. La signature, les cheveux, les rognures d'ongles sont des parties de lui-même. Où avez-vous trouvé cette statuette ?

– Sur un soliveau.

– Comment était-elle placée ?

– Plantée sur un clou.

Guy prit la statuette.

Vis-à-vis de l'endroit du cœur, un trou.

– Plantée comme ça, pour que le clou traverse ?

– Oui.

– La même chose que j'ai souvent vu en Amérique Centrale et aux Antilles. Le sorcier voodoo se sert de ce moyen pour occire les ennemis de ses clients.

– Et ça fonctionne ? demanda le sergent.

Guy ne répondit pas tout de suite.

Il se tourna vers le constable Champoux.

– Y a-t-il un médecin, à Saint-Placide ?

– Oui, monsieur. Le docteur Henri Lalonde.

– Conduisez-nous à lui, je veux lui parler.

La petite troupe de policiers se hâta vers une maison à l'autre bout du village, une coquette maison aux volets rouges.

Le docteur Henri Lalonde, un jeune médecin,

les reçut d'une manière affable.

– Messieurs, qu'est-ce que je puis faire pour vous ?

– Vous pouvez faire beaucoup, c'est sûr, répondit Guy. D'abord, dites-nous si vous traitiez Élie Harris depuis quelque temps ?

– Certainement.

– Pour quelle maladie...

Le docteur hésita un instant.

– Écoutez, je vais vous dire tout ce qui en est. Si ça peut vous aider, tant mieux. Harris est venu me voir il y a trois mois. Il m'a bien recommandé de n'en rien dire à sa femme.

– Ah ?

– Oui. Il souffrait d'une maladie de cœur.

– Non !

– Absolument. Et le meurtrier a bien perdu son temps à le tuer. Harris n'en avait que pour quelques mois à vivre.

– Est-ce qu'il le savait ?

– Oui. Je le lui ai dit.

– Aucune chance de survie possible ?

– Aucune. Le cœur était gros comme un petit melon. il fallait qu’il meure à brève échéance. Je lui donnais trois mois, et j’étais généreux.

Verchères regarda Belœil et le sergent.

Les deux policiers étaient pâles.

– Dites-moi, docteur. Depuis combien de temps souffrait-il quand il est venu vous voir ?

– C’est le plus étrange. Il prétendit n’avoir des douleurs que depuis un mois à peine. Avec le cœur dans cette condition, il aurait dû avoir des douleurs cinq ans auparavant.

Verchères se tourna vers Belœil et le sergent.

– Et, messieurs, si vous faites enquêtes, vous apprendrez que la statuette a été plantée sur le clou il y a environ quatre mois. De cela, je serais prêt à jurer.

Le docteur voulut savoir.

Mais Verchères se mit à rire.

– Écoutez, docteur. Si je vous le disais, vous

seriez offusqué, et vous n'admettriez pas que je puisse avoir raison. Mais voilà tout de même la troisième fois, dans ma vie, que je constate l'efficacité des statuètes voodoos.

Sur ce, ils prirent congé.

– Et maintenant, quoi ? demanda Belœil.

– Maintenant ? répondit Guy Verchères. Nous allons jaser avec la dame du bon monsieur Harris au cœur si soudainement malade. Et ensuite nous causerons avec le fils Harris.

V

Ils causèrent en effet.

Ils causèrent avec la plus jolie femme qu'il avait été à Guy Verchères de voir depuis longtemps.

Une grande femme aux bonnes épaules.

Pleine de santé rayonnante.

Les cheveux noirs et longs, la bouche bien en chair, la poitrine forte.

De longues jambes élégantes.

– Quel âge avez-vous, madame Harris ?

La femme, dont les yeux rouges et le mouchoir collé au nez indiquaient la douleur, releva la tête.

– J'ai vingt-sept ans, monsieur.

– Depuis combien de temps êtes-vous mariée ?

– Depuis deux ans.

Verchères se renvoya en arrière dans son fauteuil.

Avec son sourire le plus enjôleur, il demanda à la femme d'une voix caressante :

– Comment se fait-il que vous avez marié... cet homme.

– Voulez-vous parler de son âge ?

La réponse était venue vivement.

– Oui.

La femme Harris leva les yeux sur Guy, et un instant leurs regards se rencontrèrent.

Et il y eut cet échange de muet entendement qui existe entre un homme et une femme depuis toujours.

Cette espèce de lueur au fond de la prunelle qui indique à l'homme que la femme accepte le geste, attend la proposition.

Il baissa le regard, et immédiatement il entendit la voix éplorée de Virginie Harris dire :

– Je l'ai marié parce que je l'aimais.

Il réprima un sourire.

– Racontez-nous ce que vous avez fait cet après-midi-là, madame.

En phrases brèves, elle raconta qu'elle était partie de chez elle vers deux heures, qu'elle était descendue par la côte vers le village.

Le constable Alban Champoux l'interrompit tout à coup.

– As-tu rencontré Léo Renaud le boulanger, Virginie ?

La femme Harris bondit sur ses pieds, et s'élança comme une furie sur Alban Champoux.

– Salaud ! Oser dire des choses pareilles !

Verchères la maîtrisa, aidé de Belœil.

– Allons, allons, un peu de calme, qu'est-ce que cette histoire.

Constable, comment se fait-il que vous ne nous ayez pas parlé de ces choses auparavant ?

Le constable alluma une cigarette.

– Pour être bien franc, je ne les connaissais pas. Je me mêle de mes affaires, moi.

La femme Harris ricana.

– Oui, je m’en mêle. Mais d’autres ne s’en mêlent pas. Alors il semblerait que tout le monde connaît l’histoire. Virginie Harris rencontrait souvent à la courbe chez Marsan, à mi-chemin entre le village et la maison d’Élie Harris, Léo Renaud, notre jeune et fort charmant boulanger. Pourquoi faire, je ne sais pas.

Belœil prononça sentencieusement :

– Je vois ça d’ici. Le vieux mari riche, la femme trop jeune, le boulanger trop habile... un crime, on hérite, le boulanger marie la jeune veuve riche, et vogue la galère... Crime bien ordinaire...

Mais Virginie Harris ne l’entendait pas de cette oreille...

Elle cria :

– Amenez-le ici, Léo, vous allez voir comme tout ceci est faux ! Vous allez voir..

On alla chercher Léo Renaud.

Sa boulangerie était voisine de l’hôtel.

Léo Renaud était un fort beau mâle au grand sourire sympathique

– Je connais Virginie ? Certainement.

– Vous l’avez rencontrée, hier après-midi ?

Renaud hésita un instant, regarda Virginie. Il dut voir quelque chose dans ses yeux, car il répondit :

– Oui je l’ai rencontrée.

Le constable Champoux demanda :

– À la course chez Marsan, dans le petit vallon ?

– Oui.

Verchères continua :

– Entre cinq heures et cinq heures et demie, où étiez-vous ?

– À ma boulangerie.

– Vous êtes revenu à cinq heures ?

– Non. Il était environ cinq heures dix.

– À pied ?

Renaud se mit à rire.

– Mais oui, voyons. Pensez-vous que je vais m’embarrasser d’un cheval et d’une voiture

quand je vais rencontrer Virginie ?

– Et Virginie, où était-elle, à cinq heures dix ?

– En route vers chez elle, je suppose. Elle montait toujours par le bois, c'était plus long, et ça lui prenait presque une heure, mais c'était moins risqué.

– C'est ce que vous avez fait, madame Harris ?

– Oui.

L'histoire se tenait debout.

Mais Verchères demanda :

– Pouvez-vous prouver votre présence à la boulangerie à cinq heures dix ?

Léo Renaud fut très confiant.

– Mais certainement que je puis le prouver. Mon commis était là. Si vous voulez l'interroger, je vais aller le chercher.

Belœil fit un geste de la main.

– Ne vous dérangez pas. Nous voulons l'interroger, mais nous irons le chercher nous-mêmes.

Le désappointement de Léo Renaud fut si grand qu'il parut à plein visage.

Guy Verchères riait.

– Ça vous désappointe de ne pas y aller vous-même ?

– Pas du tout, répondit Renaud, qui avait repris son aplomb. Mais comme il n'a pas d'ordre de moi de fermer la boulangerie, vous aurez probablement de la misère à l'amener ici.

Mais Verchères ne l'écoutait plus.

– Allez me le chercher, dit-il au sergent. Je crois qu'il va nous apprendre beaucoup de choses.

Quelques minutes plus tard, le sergent revenait avec un tout jeune homme.

– Vous êtes commis à la boulangerie Renaud ?

– Oui.

– Hier, jeudi, à quelle heure votre patron est-il arrivé, dans l'après-midi ?

– Je l'attendais pour fermer, il était en retard.

– À quelle heure est-il arrivé ?

– À sept heures.

Verchères regarda Renaud.

Le boulanger était pâle.

Il regardait par terre et tordait son chapeau entre ses doigts.

Quand Virginie entendit la déclaration du commis, elle eut une exclamation sourde.

Et Belœil ricana doucement, en roucoulant dans sa gorge.

Verchères eut un geste triomphal et se tourna complètement vers Renaud.

Du coin de la bouche, il dit au sergent :

– Amenez le commis.

Et quand il fut sorti, Verchères déclara à Renaud.

– Bon. Maintenant que la petite manigance est éventée, simplement parce que vous n’avez pu voir votre commis avant que nous le questionnions, nous allons avoir du plaisir. Racontez-moi tout, ça vaut mieux pour vous. Car je ne vous cacherai pas que vous êtes dans de

mauvais draps.

Renaud eut un haussement d'épaules.

Comme un geste de résignation.

– Soit, je vais tout vous raconter.

D'une voix brisée, il raconta tout, en effet.

Comment il avait rencontré Virginie.

Comment ils avaient causé jusqu'à quatre heures trente.

Puis ils étaient montés ensemble.

– Avec l'intention, avoua Renaud, de tuer le vieux. Je ne vous le cacherai pas.

Mais il ajouta :

– Seulement, je n'aurais pas pu. Je le sens bien que je n'aurais pas pu. Je n'ai jamais même été capable de tuer un poulet moi-même... Encore moins un homme.

Le constable approuva.

– C'est vrai ça, j'ai eu connaissance de ça plusieurs fois.

Renaud lui lança un regard de gratitude

ardente.

Il continua :

– Arrivés à la maison, vers cinq heures quinze, il n’y avait personne. Nous sommes allés voir dans la porcherie, et nous avons trouvé le vieux, sanglant, le couteau dans la gorge. Il respirait encore un peu. Mais il n’y avait rien à faire pour lui, il n’en avait que pour quelques secondes.

– Ensuite ?

Nous sommes sortis. Virginie répétait que c’était le sort qui avait opéré, que le vieux avait glissé et s’était enfoncé le couteau dans la gorge. Mais moi je savais bien que quelqu’un avait fait le coup. La position d’Élie le disait assez bien... J’ai conseillé à Virginie de se cacher dans le bois, et d’attendre l’arrivée d’Adrien avant de revenir tout bonnement, par le chemin. Elle se donnerait ensuite un alibi... soit en racontant une histoire bien plausible, soit en m’invoquant, s’il le fallait.

– Et c’est tout ?

– C’est tout. Je suis revenu par le bois, et je suis rentré à sept heures.

Le visage sympathique, les yeux francs du boulanger impressionnèrent vivement Verchères.

Il fit un signe à Belœil et dit :

– Très bien monsieur Renaud. Nous allons croire votre récit pour le moment. Mais ne quittez pas le village.

Puis il se tourna vers le sergent.

– Amenez madame Harris à la cellule. Je lui parlerai de nouveau tout à l’heure.

Et il ajouta assez fort pour que Virginie l’entende :

– Après que nous aurons conversé avec le vieux Zacharie.

Virginie se retourna dans la porte, partit pour dire quelque chose, devint blanche comme un drap, et... continua de sortir sans parler.

Verchères regarda la porte refermée pendant de longues minutes.

Puis il demanda :

– Amenez-moi Adrien Harris...

VI

Le fils d'Élie Harris entra.

Il était petit et malingre, mais ses bras étaient extraordinairement musclés, saillants dans les manches courtes d'une chemise de sport.

Verchères lui demanda, en guise de préambule.

– Où as-tu pris ces bras-là, toi ?

Adrien Harris eut un éclair de fierté.

À quinze ans, surtout si l'on est infirme, ce sont des mots qui comptent, de tels compliments.

– Je me suis acheté un livre d'exercices musculaires.

– Ah, bon.

Verchères en vint tout de suite au sujet qui l'intéressait.

– Dis-moi, où étais-tu à l'heure où le crime a

été commis ?

– J’étais en route vers notre voisin, au pied de la montagne. J’y vais tous les soirs écouter Madeleine et Pierre.

– À quelle heure es-tu arrivé ?

– Cinq heures quinze...

Verchères murmura comme à lui-même.

– Le crime a été commis entre cinq heures et cinq heures quarante.

Le jeune garçon protesta ;

– Mais j’étais en route déjà quand le crime fut commis.

Verchères le rassura.

– Je sais, je sais, c’est un bon alibi.

Il se renvoya en arrière dans sa chaise, un geste favori.

– Tu n’aimes pas ta jeune belle-mère, n’est-ce pas ?

Les yeux d’Adrien Harris lancèrent des flammes.

- C’est une salope,
 - Comment ça ?
 - Elle nettoie pas la maison.
 - C’est tout, ça ?
 - Non, c’est pas tout. Elle a souvent ri de papa devant moi, avec des étrangers. Et devant lui, elle était comme du miel.
 - Pourquoi ça, d’après toi ?
 - Parce qu’elle veut son argent.
 - Qui te fait dire ça ?
 - C’est bien facile de voir.
- Il cria :
- Et puis elle le triche.
 - Avec qui, le sais-tu ?
 - Tout le monde le sait.
 - Avec qui, alors ?
 - Avec Léo Renaud, le boulanger.
 - Les as-tu vus ?
 - Oui.

- Quand ?
- Il y a un mois.
- Où ?...
- Dans le vallon, à la courbe à Marsan.
- Qu'est-ce que tu faisais là ?
- Je l'avais vue partir, elle, alors je l'ai suivie.
- En as-tu parlé à ton père ?
- Oui.
- Tu lui as tout raconté ?
- Non. J'ai seulement insinué qu'elle ne lui était pas fidèle.
- Qu'est-ce que ton père a dit ?
- Il m'a menacé du fouet si jamais je lui parlais de ça encore.
- Il te fouettait souvent ?
- Il m'a fouetté trois fois dans ma vie.
- Trois fois ? Pourquoi ?
- Des enfantillages. Mais ça fait longtemps, tout ça.

- Quand, la dernière fois ?
- Il y a un an.
- Il y a un an.
- Pourquoi ?
- Je m'étais fait venir le prospectus d'une école de génie électrique par correspondance. Je voulais suivre le cours.
- Et alors ?
- Papa m'a fouetté pour m'ôter l'idée de dans la tête. Il disait que fils de cultivateur, je devais rester ainsi.
- Il ne croyait pas à l'instruction ?
- Non.
- Et toi ?
- Moi j'y croyais.
- Tu as fait beaucoup d'exercices physiques ?
- Oui.
- Pour ta jambe ?
- Ce n'est pas ma jambe, c'est mon pied.
- Qu'est-ce qu'il a, ton pied ?

– Un accident quand j’étais plus jeune.

– Quoi encore ?

– Papa tuait un cochon, j’étais à côté de lui. Le couteau a glissé et il m’est entré dans le dessus du pied.

– As-tu été à l’hôpital ?

– Non. Papa avait plus confiance au père Zacharie.

– Le sorcier ?

– Oui.

– Qu’est-ce qu’il t’a fait ?

– Des passes magiques pour arrêter le sang.

– Et le sang a arrêté ?

– Oui.

– Crois-tu à la magie ?

– Non.

– Mais le sang a arrêté ?

Adrien Harris haussa les épaules.

Verchères continua, ne le lâchant pas d’un pouce.

- Qui crois-tu a tué ton père ?
- Ma belle-mère.
- Qu’est ce qui te fait croire ça ?
- Ç’a fait longtemps que je l’observe.
- Et tu crois qu’elle voulait le tuer ?
- Oui.
- Explique-toi ?
- Elle visitait souvent le père Zacharie, le sorcier. Je sais qu’elle lui a acheté des sorts.
- Comment le sais-tu ?
- Elle m’a volé dix dollars que j’avais.
- Tu l’as vue te le voler ?
- Elle était la seule à savoir où il était.
- Comment ça ?
- Elle est entrée dans ma chambre comme je le plaçais sous un livre.
- Ah ?
- Oui. Le lendemain, il était disparu.
- Et comment sais-tu qu’elle avait acheté des

sorts du père Zacharie ?

– J'en ai trouvé derrière le lit de papa.

– Tu connais ça, les sorts ?

– Oui, j'en ai déjà vu.

– Alors tu es certain que Virginie a tué ton père ?

Le jeune homme cria d'une voix aigre.

– C'est ce qu'elle voulait. Elle savait que papa avait de l'argent, alors elle l'a tué. Je le sais que c'est elle qui l'a tué.

Verchères lui mit la main sur l'épaule.

– Calme-toi. Si c'est elle, nous le découvrirons bien.

Il le congédia.

– Ne t'en va pas du village. Nous aurons affaire à toi après le souper.

Quand il fut parti, Verchères dit à Belœil.

– Moi, je veux réfléchir. Si tu veux, nous allons souper, et nous continuerons après.

– Et le père Zacharie ? demanda Belœil,

qu'est-ce qu'on en fait ?

– Mais que veux-tu en faire ?

– Je ne sais pas... le questionner, peut-être.

– Es-tu donc déjà si sûr de ton affaire ?

– Assez, Belœil, pour te dire que si je ne me trompe pas, nous avons devant nous un crime dont la solution t'apparaîtra comme fantastique, mais qui n'en sera pas moins la seule, la vraie...

Belœil riait.

– Dis-moi pas que tu crois à la magie, Guy.

– Pas nécessairement.

Et il conclut :

– D'autre part, je donne à la magie, la place qui lui revient dans ce crime.

Et il montra la salle à manger.

– Allons souper, nous en avons besoin.

VII

Après le souper, qui fut pris en silence, Verchères amena Belœil avec lui.

– Viens, nous allons chez le docteur.

Le docteur faisait du bureau.

Le policier et le bandit réformé durent attendre une demi-heure avant d’être admis.

– Docteur, nous venons vous poser d’autres questions.

– Allez-y, je vous écoute.

– C’est au sujet du jeune Adrien Harris.

– Oui.

– Avez-vous déjà traité son pied ?

– Oui.

– Récemment ?

– Assez. Il y a deux ans environ. Lorsque le vieux s’est remarié, la belle-mère l’a convaincu

de m'envoyer le jeune Adrien pour que je l'examine.

– Bon. Et puis ?

– Vous voulez savoir quoi, au juste ?

– La nature exacte de son infirmité.

– Une blessure négligée.

– Négligée ?

– Oui. Si, au moment de l'accident, un docteur avait été consulté, il aurait recousu les tendons.

– Et puis ?

– L'enfant marcherait normalement aujourd'hui.

Verchères fit l'innocent.

– Et ce n'est pas ce qui est arrivé ?

– Non. Les tendons sont restés libres, il y a claudication prononcée.

– Est-ce que le pied est fort ?

– À part ce refus à plier au coup de pied, le membre est normal.

– Aucune douleur ou faiblesse possible ?

– Non.

– L'enfant peut s'en servir comme d'un pied ordinaire ?

– Avec cependant que le pied ne pouvant plier, la marche est difficile, et partant, fatigante.

– Bon.

Le docteur ajouta :

– Je crois, au contraire, que ce pied est exceptionnellement fort. Adrien est un fervent des exercices physiques. Il a réussi à développer de fort belles séquences musculaires, chez lui.

– J'ai remarqué ses bras.

– Ses muscles dorsaux sont aussi extrêmement forts. Et je ne serais pas surpris s'il avait fait des exercices spéciaux pour se développer les muscles du pied.

– Vous lui en avez parlé ?

– Oui.

– Qu'est-ce qu'il a dit ?

Le docteur se mit à rire :

– Il n’a rien dit, mais il s’est fâché tout rouge, il est sorti en claquant la porte. Il ne me salue plus depuis ce temps-là,

– Une dernière chose, docteur, au sujet d’Adrien. Est-ce qu’il était au courant que si on avait mandé un médecin, il marcherait droit aujourd’hui ?

– Oui, c’est moi qui le lui ai dit.

– Bon. Maintenant, parlons de Virginie Harris.

Le docteur se rassit plus au fond dans sa chaise tournante.

– Que voulez-vous savoir ?

– Était-elle une de vos patientes ?

– Oui. Elle est venue me voir.

– Pourquoi ?

– Des visites régulières qu’elle me faisait tous les trois mois.

– Aucune maladie ?

Le docteur hésita un instant.

– Écoutez, si ce n’était dans l’intérêt de la

justice, je ne violerais pas de secret professionnel, mais je dois vous dire que lors de sa dernière visite, elle avait du... nouveau.

– Comment ça.

– Elle était dans une situation embarrassante.

– Ah ?

– Surtout vis-à-vis de son mari, et des circonstances des deux derniers mois.

– Comment ça ?

– Je lui avais défendu tout surmenage du cœur.

– Alors ?

– Alors comment expliquer l'état de la femme à un mari qui ne se... surmène pas.

– En effet.

– Elle voulait que je fasse quelque chose...

– Et puis ?

– Et puis j'ai poliment ri d'elle, et je l'ai renvoyée chez elle...

Verchères laissa échapper un sifflement entre ses dents.

– Autrement dit, ça allait mal.

– Oui.

– La mort du vieux est venue à point.

– Oui monsieur, affirma le docteur.

Comme Verchères allait prendre congé, le docteur suggéra :

– Voyez donc le gérant de la banque. Je crois que...

– À quel propos ?

Le docteur eut un geste dans l'air.

– Voyez-le... vous me direz si ça ne vous aide pas.

– Mais pourquoi ?

– Jo sais qu'il devait vous voir de lui-même. Autant vous rendre immédiatement chez lui.

– Où demeure-t-il ?

Le docteur sortit sur la véranda et montra une maison, non loin de là.

– Il demeure là. Il est chez lui, je viens de lui téléphoner.

– Merci beaucoup.

Suivi Belœil que le ton de l’investigation commençait à dépasser un peu, Verchères marcha à grands pas.

Belœil, essoufflé, le rejoignit.

– Écoute, vieux, que se passe-t-il ? Où est-ce que ça mène, tout ça ?

– Tu verras, gros Belœil, tu verras.

Et Verchères grimpa l’escalier menant à la porte du gérant de banque.

– Certainement que j’ai des choses à vous apprendre. Je voulais vous voir ce soir. Est-ce le docteur qui vous envoie ?

VIII

Verchères accepta volontiers le verre offert par le gérant de banque.

– Je voulais vous parler au sujet de Virginie Harris, dit le banquier.

– Oui ?

– Un petit problème. Je lui avais demandé de passer me voir, mais elle n'est pas venue.

– À quel propos ?

– Un propos bien simple. Elle a contrefait, sur des chèques à montants assez considérables, l'écriture de son mari. Elle a changé ces chèques à la banque du chef-lieu, où son mari était bien connu, mais où sa signature l'était moins. Les chèques sont venus ici, naturellement.

– Vous avez averti le mari ?

– Non. J'ai préféré avertir d'abord la femme.

– Elle n'est pas venue ?

- Non.
- Qu’alliez-vous faire ? Avertir le mari ?
- Non, la police.
- Pourquoi ?
- J’estimais rendre un service à Élie.
- Ah ?
- Oui. Ce mariage avait été un coup de tête. Il le regrettait, j’en suis sûr. Elle de son côté, ne se gênait pas pour le tricher avec tout venant.
- Il n’y avait pas que Renaud ?
- Le gérant de banque ricana.
- Évidemment non. Deux de mes commis, et une dizaine d’autres types d’ici et du chef-lieu.
- Verchères se leva debout.
- Je me demande pourquoi Adrien est si certain que sa belle-mère a tué Élie Harris ?
- Mais il se reprit :
- D’autre part, il a d’autres raisons, hors les raisons purement logiques, qui les valent bien...
- Il prit congé du banquier abasourdi de la façon

de réagir de Guy Verchères.

Belœil ne parlait plus.

Depuis que l'investigation avait pris un tour purement psychologique, il se contentait d'écouter, bouche bée, ce que disait Guy.

Celui-ci, les yeux songeurs, semblait amasser des faits, les tasser, les empiler en place...

En sortant de chez le gérant de banque, il prit Belœil par le bras.

– Viens à l'hôtel, je crois que nous allons savoir un peu plus l'idée d'Adrien sur le crime qu'il attribue à sa belle-mère. Il ne me manque qu'une seule petite preuve pour compléter ma cause.

IX

Arrivé à l'hôtel, Verchères regarda sa montre.

Il était huit heures trente.

La veillée n'était qu'à peine commencée... et déjà...

– Déjà, dit Belœil, tu es sur une piste. Tu vas bien !

– Certainement, et tu vas voir que ça ne sera pas long.. Mais je te dis que si j'ai une solution à ce crime, je l'aurai obtenu par de la pure déduction, avec seulement des facteurs psychologiques pour me guider.

– Et si tu te trompais ?

Verchères fit une grimace.

– Si je me trompais, Belœil, il faudrait recommencer au commencement. Au tout commencement.

Belœil se gratta la tête.

– Ce que je ne comprends pas, c’est que tu n’as même pas cherché à voir les lieux du crime.

Verchères rit doucement.

– C’est comme je te dis, j’ai procédé par déduction logique. Mais je t’assure que je pourrais me tromper, et alors...

– Alors on ira voir ça, la porcherie où Harris a été tué.

– En attendant, nous n’avons pas besoin. Dès le début j’ai senti quelque chose qui clochait, c’est le cas de le dire. Quelque chose de boiteux dans l’histoire.

Belœil se mit à rire.

– Comme notre ami Adrien ?

– Comme notre ami Adrien... Shh ! le voici.

Adrien entrait, mené par le sergent de la police.

– Nous voulons te poser d’autres questions, Adrien. Mais auparavant, tu vas m’excuser un moment, il faut que j’aie à parler au policier. Belœil, tiens compagnie à Adrien, je reviens dans

deux minutes.

Verchères sortit, et revint au bout de quinze minutes, le visage souriant, l'air satisfait.

– Je crois que tout va bien aller, maintenant.

Et il fit un clin d'œil à Belœil.

Mais Belœil ne le comprit pas.

Alors Verchères procéda avec son interrogatoire.

– As-tu des occupations de loisirs, Adrien ?

– Non... c'est-à-dire, oui.

– Lesquelles ?

– J'ai une collection d'avions miniature. J'ai des photos d'avions, j'en ai environ cinq mille.

– Oui ? Tu es intéressé à l'aviation ?

Adrien fit une grimace en montrant son pied.

– Avec ça ?... Non. Même si je l'étais, il faudrait que je me passe l'envie...

– Alors pourquoi les collections ?

Adrien eut un geste vague.

– Un type peut bien rêver, n'est-ce pas ?

– Oui, un type peut rêver.

Verchères reprit :

– Et tes collections, où les conserves-tu ? À la maison de ton père ?

– Non. Il m’avait défendu ça.

– Où alors ?

– Dans une cabane, dans le bois, à un mille de chez-nous.

– Ah ?

– J’ai toutes mes choses là.

Verchères le regarda.

– Tu es un drôle de type, toi !

Adrien sourit.

– Oui... je crois...

– Tu n’en es pas certain ?

– Il était tellement plus vieux que moi. D’une autre génération.

– Comment se fait-il qu’il y ait tant de différence d’âge ?...

– Il s’est marié vieux... dans les deux cas...

– Ah, bon !

À ce moment, il se produisit un tumulte indescriptible au dehors.

Des cris, des exclamations, des courses affolées.

Un policier entra :

– Monsieur Belœil, monsieur Verchères ! Il y a une cabane qui brûle dans le bois, en arrière de la maison Harris ! Venez vite. Le bois sec comme il est, c’est dangereux pour les feux de forêt.

Adrien s’était levé debout, pâle et le visage affreusement tourmenté.

– En arrière de la maison de mon père, avez-vous dit ? À un mille plus haut ?

Le policier fit de violents signes de tête.

– Oui, oui !

Le jeune homme s’élança, et devant les regards médusés de Belœil et des autres spectateurs, il sortit en trombe de la pièce, puis bondit dehors.

Verchères entraîna Belœil à sa suite.

Sur la galerie, ils virent Adrien, dans le milieu du chemin, qui courait comme un fou, à une vitesse phénoménale, en direction de la montagne.

Verchères le montra du doigt à Belœil.

– Voilà ma preuve.

Et il se tourna vers un policier.

– Prenez la voiture, rejoignez-le, dites-lui que tout ceci n’était qu’un petit drame joué pour la circonstance par un excellent acteur, le sergent Dubuc, de la police provinciale. Ramenez-le ici, dites-lui qu’il n’y avait pas de feu.

Et il rentra, suivi de Belœil qui n’en croyait pas ses yeux, dans le lobby de l’hôtel.

Verchères fut silencieux tant qu’on n’eut pas ramené Adrien Harris.

Quand on le fit entrer, en sueur, le visage blanc, les yeux, dans le lobby de l’hôtel.

– Vois-tu Adrien, tu as passé bien proche de commettre le crime parfait. Mais je me suis trouvé à penser à une petite chose, et c’est ça qui t’a perdu.

Adrien le regardait, sans rien dire.

– Ton pied, Adrien, ton pied si bien musclé, que le docteur m’a déclaré être si fort ! Voilà l’affaire.

Belœil s’interposa.

– Mais avant ça, avant ça, qu’est-ce qui t’a fait dire... ?

– Voilà, dit Verchères, où le tout a commencé. D’abord, quand tu me répondais au sujet de l’heure où tu étais arrivé chez le voisin, tu persistais à me déclarer que tu étais sur le chemin À L’HEURE OÙ LE CRIME AVAIT ÉTÉ COMMIS. Tu prétends être parti à quatre heures trente, pour arriver à cinq heures quinze. Nous fixons le temps du crime entre cinq heures et cinq heures quarante. Et cependant, tu me répètes trois fois que tu étais sur le chemin à l’heure où le crime fut commis, quand nous-mêmes nous ne savions pas à quelle heure il a été réellement commis. IL FALLAIT DONC QUE SEUL PARMI NOUS TU SACHES À QUELLE HEURE CE CRIME AVAIT ÉTÉ COMMIS. J’eus là mon premier soupçon

« Autre chose. Tes bras si bien musclés. Tu es musclé comme un athlète, et le docteur me le confirma. Il m'affirma que ton pied était remarquablement fort. D'autre part, il me dit que tu t'étais fâché quand il t'avait mentionné la chose. »

« Ceci me prouvait qu'elle était secrète, et que tu ne voulais pas que l'on se doute de ton habileté à courir. »

« Et la dernière chose, une que tu ne connaissais probablement pas, c'est qu'un très grand homme, un poète et un arbitre de l'élégance dont le nom est universellement connu, avait, malgré un pied bot, difforme, réussi à devenir un athlète remarquable. Lord Byron, le poète anglais, jouait au tennis, montait à cheval, et jouait au football avec grande habileté. Si lui en était capable, pourquoi pas toi ? »

« Quant au mobile, le docteur m'apprit le principal : le fait que ton père, responsable de l'accident, n'avait pas voulu des soins du médecin, et avait préféré les manigances du sorcier Zacharie, avec le résultat que tu boites

aujourd'hui, que tes ambitions d'être un aviateur, sont irréalisables. »

« Alors tu as conçu le plan. Le remariage signifiait partage dans la fortune de ton père, assez considérable, me dit-on, et surprenante pour le train de vie qu'il menait... »

Adrien l'interrompt.

– Elle était de \$50,000.

– Tout juste. Comme tu connaissais les petits rendez-vous de ta belle-mère avec le boulanger, tu as minuté ton affaire pour que, personne ne connaissant ton habileté à la course, tu aies un alibi parfait, et pour que, tout le monde connaissant la liaison de ta belle-mère avec le boulanger, elle n'ait aucun alibi et soit immédiatement soupçonnée. Tu as tué, Adrien, tu as tué ton père, est-ce que tu avoues ? Adrien fit un signe de tête, et d'une voix sourde, déclara :

– Oui, je l'ai tué... je l'ai tué parce que c'est ainsi que je le voulais. Amenez-moi, maintenant, ça ne me fait rien. La vie ne vaut pas cher maintenant.

Et on l'amena.

Belœil quand il fut sorti, s'épongea le front.

– Guy Verchères, déclara-t-il, un de ces jours, tu vas te mettre les pieds complètement dans les plats... Supposons qu'il n'aurait pas été coupable ?

Guy se mit à rire.

– Voyons, gros Belœil, il l'était. J'en étais sûr. Moralement sûr. Il ne s'agissait que de le prouver. Et quoi de mieux qu'une confession spontanée, devant témoins ?

– Tout de même !

– Tout de même. Et il faudrait que tu croies un peu plus à la magie. Surtout la sorte de magie blanche qui est la meilleure de toute, la psychologie appliquée.

Le vase chinois

Ceci est un roman-express à la méthode américaine. Les personnages sont : MADAME EUGÈNE DONDEL, morte mystérieusement après une croisière sur les grands lacs, croisière qui dura exactement tout le mois de juillet. EUGÈNE DONDEL, son mari, qu'un maître-chanteur a circonvenu ; le maître-chanteur lui a dit que sa femme était morte d'une crise cardiaque au cours d'un rendez-vous amoureux avec un inconnu. Eugène Dondel a un fils de son premier mariage, Nérée, qu'il adore, la victime de la mort mystérieuse ayant toujours refusé de lui donner des enfants. Le veuf a la preuve que l'amoureux de sa femme était sur le yacht au mois de juillet sur les grands lacs. Il convoque donc ceux qui étaient à bord du navire dans le but de leur passer un bluff qui selon lui fera avouer la vérité au coupable.

Euclide Vengin qui était à bord du yacht.

Étienne Nadeau, idem.

Le chef de police de la ville qui téléphone en vrai cheveu sur la soupe.

La scène

Eugène Dondel, Étienne Nadeau et Euclide Vengin sont réunis dans le cabinet de travail du premier.

DONDEL (qui ne bluffe pas, pas encore) – Messieurs, je vais vous donner lecture d’une lettre de ma femme qui est morte. Voici.

Il lit :

« Cher Euclide, je te quitte et je te demande pardon ; mais c’est plus fort que ma volonté, j’en aime un autre depuis juillet, et je trouve que dans les circonstances il serait malhonnête pour moi de continuer à être à ta charge. Je te réitère ma supplication de me pardonner. »

DONDEL – En juillet vous étiez, messieurs et vous étiez seuls à bord du yacht.

Il se lève, barre la porte et va porter la clef

dans un gros vase chinois de grande valeur.

DONDEL – Donc l'un de vous deux était l'amant de ma femme. Est-ce toi, Vengin ?

– Non.

Est-ce toi, Nadeau ?

– Non.

DONDEL – L'un de vous est un menteur. Un homme a vu et entendu la scène disgracieuse à l'issue de laquelle ma femme est morte d'une crise cardiaque. Elle suppliait son amant de l'amener au loin ; mais lui, il voulait continuer à vivre dans l'ombre du mari, c'est à dire de moi. L'homme qui a vu (*Dondel bluffe ici*) va venir ce soir dans dix minutes exactement. J'aime la bravoure et le courage. Que celui de vous deux qui m'a trompé se nomme et je me contenterai de le gifler. Cependant s'il attend que mon informateur le pointe du doigt dans 10 minutes, je le tuerai.

DONDEL – (*se repérant*) – Est-ce toi, Nadeau ?

– Je t'ai déjà donné ma réponse.

– Est-ce toi, Vengin ?

– Re-non.

DONDEL – Vous ne me croyez peut-être pas, hein ? Eh bien, voyez la petite annonce personnelle dans le journal, annonce grâce à laquelle nous avons pris contact, mon informateur et moi, après qu’il m’eut téléphoné... Téléphoné...

À ce moment le téléphone sonna.

DONDEL – Allô, comment ? Le chef de police... ? Que me voulez-vous ?... Comment ? il est dangereux de publier de telles annonces... Comment ? Prendre garde à moi ?

DONDEL – De quoi vous mêlez-vous, chef ?... Comment, cet homme peut être un maître-chanteur... ?

DONDEL (*qui sait qu’il bluffe et qui est pris d’impatience*) – Chef, voulez-vous respectueusement aller faire une longue promenade chez monsieur le prince des ténèbres...

Il raccroche d’un mouvement si brusque qu’il casse le vase chinois.

Le fond du vase apparaît.

Il y a une carte dessus.

Sur la carte on peut lire ces mots :

« Ô FEMME DE MON PÈRE, accepte ces quelques fleurs de celui qui t'adore et qui te baise avec passion. – Nérée...

DONDEL – Le fils de ma première femme, Nérée, qui aurait pu penser.

DONDEL – Nérée a 26 ans.

DONDEL – Ma femme avait 24 ans.

DONDEL – J'en ai 50.

NADEAU – Cela devait arriver.

VENGIN – Cela est arrivé plus d'une fois.

NADEAU – Sans doute.

Laissant derrière eux un Dondel anéanti par la douleur, ils prennent la clef qui git parmi les fragments du vase chinois et ouvrent la porte.

Ils sont seuls dans le corridor.

VENGIN – S'il savait que nous aussi...

NADEAU – Chut, chut, il est sans doute armé.

Cet ouvrage est le 567^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.